

1885 et 1886.

Tout transi, j'écoutais dans le froid de la nuit,
A l'an nouveau qui vient l'adieu de l'an qui fuit.

Vois mon œuvre, disait l'an qui va disparaître,
Compte, si tu le peux, ceux que j'ai moissonnés.
Dis, ces puissants du siècle et ces fronts couronnés,
De la tourbe des morts peux-tu les reconnaître ?

Comme un chêne tombé sous le fardeau des ans,
Vois ce penseur profond, cet immortel poète. (1)
De mon doigt souverain j'ai comprimé sa tête...
Je suis juste sans crainte et roi sans courtisans.

Ce soldat, le héros d'une guerre civile, (2)
Etonnant l'Ancien Monde en sauvant le Nouveau,
Sans gloire est descendu dans un sombre caveau,
Comme tous les obscurs que je fauche par mille.

Ce moderne Nabab, plus riche que les rois, (3)
Cet homme qui ployait sous l'or de cent fortunes,
Du pauvre n'entend plus les plaintes importunes,
Regarde son palais ! quatre planches de bois !

Hier j'ai fait tomber le jeune roi d'Espagne,
Que des lambris dorés du sombre Escorial
On vient de déposer dans son tombeau royal.
Frère, fais comme moi. Que la mort t'accompagne.

Oui, sans pitié de l'âge et sans respect du rang,
Balaie, ainsi que moi, cette poussière humaine,
Et du ciel irrité sombre vengeur, promène,
D'un hémisphère à l'autre, un glaive indifférent.

Et l'an nouveau disait à l'an qui fuit : Mon frère,
Après ta rude tâche et ton rôle éclatant,
Que reste-t-il à faire et quel travail m'attend ?
L'an qui fuit, répondit : Regarde vers la terre.

(1) Victor Hugo.

(2) Grant.

(3) Vanderbilt.